



Numéro : 43

Janvier 2016



Illustration Jacques Saraben

LE PASSAGE DES GRUES CENDRÉES.

Chaque année, entre octobre et novembre et au retour entre février et mars, les habitants d'Alles écoutent les bruits des grues cendrées et les regardent traverser le ciel.

Venant de Norvège et de Suède à l'automne, elles se dirigent vers le sud de l'Espagne et du Portugal en trois journées entrecoupées de repos d'abord en Champagne puis dans les Landes et les Pyrénées.

Jean-Marie Nadeau apporte dans un article paru dans « Le journal du Périgord » en septembre 1995, de nombreuses précisions sur leur voyage de deux mille quatre cents kilomètres.

« Ce sont en tout soixante cinq à soixante dix mille oiseaux qui traverseront le ciel de France mais environ onze mille s'arrêteront en Aquitaine pour passer l'hiver.

Les oiseaux dessinent un immense V sous les nuages, l'oiseau de tête est régulièrement remplacé et se positionne en arrière, profitant ainsi de l'abri de ceux qui le précèdent.

Parfois l'ensemble se désagrège, se transforme en tourbillon qui le hisse encore plus haut. Cette opération permet aux grues de se reposer pendant quelques minutes, ne donnant aucun coup d'aile et de gagner une grande hauteur, facilitant la suite du vol.

Les grues se signalent par leurs cris, sans la moindre interruption. Ces clameurs servent de lien entre les individus du groupe et concourent à la cohésion du vol.

Ce cri leur a donné le nom GRU, du sanscrit *gar*, crier et *gir*, voix, dévié grue en français. L'intensité du son provient d'une caractéristique physiologique

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Le passage des grues cendrées par Michel ROBIN (*pages 2 et 3*).

Les soufflaculs par Michel ROBIN (*pages 3 et 4*).

Le Buge au temps du cours complémentaire (suite) par Gérard MARTY (*pages 11 à 17*).

Un curé guérisseur : l'abbé Chanat à Sagelat (*pages 4 à 10*)

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (*pajas 18 a 21*).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (*pages 18 à 21*).

ACTUALITÉS

La soirée occitane à Alles (*pages 21 et 22*).

Sur les rivières de l'Alaska (*pages 22 et 24*).

L'adieu à Jean-Luc (*page 23*).

Fou de Citroën (*page 24*)



Grue cendrée ^{Vue sur le Net.}

particulière de l'oiseau : un sternum volumineux traversé par une trachée démesurée. »

Note : Littré explique que l'on prétend que, lorsque les grues sont à terre en

groupe, il y en a une qui se tient sur une seule jambe pour faire la sentinelle ; de là faire le pied de grue, attendre longtemps sur ses pieds.

Le nom de la grue de chantier résulte d'une assimilation de forme.

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse
Alloise".



Grues en vol

Photo Jacques Saraben

LESSOUFFLACULS

Dominique Lavigne, dans le « Journal du Périgord » de mars 1992, relate la procession des soufflets à Nontron le 5 avril.

C'est une procession paillarde et gaillarde qui se déroule dans les rues de la ville, où l'on souffle notamment sur les mollets des dames.

« Selon Louis le Cam, issue des carnivals du Moyen-Âge, la tradition des soufflets aurait disparu sauf au Mexique où un ordre religieux l'aurait exportée. En 1865, après l'échec de la conquête du Mexique, des soldats du corps expéditionnaire l'auraient remise à l'honneur à Nontron et à Saint-Claude dans le Jura.

Les soufflets sont également connus en Provence.

Paul Thibaud y voit « une parodie du zèle exorciseur des pères du couvent de Saint-Sauveur. Pour chasser l'esprit du mal des recoins où ils le soupçonnaient de se dissimuler, les moines vêtus de blanc et munis de soufflets se suivaient en procession, soufflant énergiquement dans tous les endroits qui leur paraissaient susceptibles d'abriter les démons. »

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse
Alloise".



Farandole des soufflaculs

Vue sur le Net.

UN CURÉ GUÉRISSEUR : L'ABBÉ CHANAT À SAGELAT.



Photo Gérard Marty

La Nauze à Fongauffier sur la commune de Sagelat

En Périgord, les guérisseurs, rebouteux, « tireurs de feu » sont encore consultés bien que leur nombre ne cesse de décroître. Dans les années cinquante, ils avaient chacun leurs spécialités. Les rebouteux étaient notamment appréciés des sportifs les lendemains des matchs de rugby.

Les « tireurs de feu » étaient recommandés en cas de brûlures accidentelles ou de zonas et également pour les allergies urticantes provoquées par certaines plantes. Les guérisseurs intervenaient pour des eczémas, les verrues et autres maladies aux origines mal définies.

Cette liste n'est pas exhaustive et certaines personnes cumulaient les « dons ». Ces personnes affirmaient en effet que ces facultés leur avaient été « données » et qu'elles pouvaient les transmettre.

Certains curés ajoutaient à leur sacerdoce ce pouvoir de soulager les souffrances du corps. L'abbé Chanat, curé de Sagelat de 1897 à 1935, guérissait par les plantes. Sa réputation s'étendit à tout le Périgord, déborda en Gironde et dépassa même, dit-on, les frontières de la France.

et l'on pouvait remarquer, il n'y a pas si longtemps, un séchoir qui témoignait de la fabrication du papier. Une filature s'était installée mettant à profit l'énergie hydraulique fournie par le cours d'eau. Elle subsiste encore, tenue par une association mettant en valeur le patrimoine artisanal et industriel qui a fait vivre la région.

Cette échancrure dans un paysage de plateaux boisés, orientée nord-sud, a toujours été un lieu de passage ouvrant le Périgord vers l'Agenais et le Quercy. La ligne de chemin de fer de Périgueux à



La rue de la source à Fongauffier

Photo Gérard Marty

Tout d'abord situons les lieux.

La commune de Sagelat s'étend sur une superficie de 7,5 km² et comptait 330 habitants en 2012. Le bourg principal est blotti dans la vallée creusée par la Nauze qui se jette dans la Dordogne à quelques kilomètres au nord. C'est un point de jonction de différentes petites vallées qui amènent des eaux abondantes.

La Nauze faisait tourner des moulins

à Agen, elle aussi, utilisée cette voie naturelle de communication pour relier Agen à Périgueux et rejoindre Paris.

Le bourg qui abrite la mairie de Sagelat, avec cet air moyenâgeux donné par ses rues tortueuses et ses maisons aux belles pierres apparentes s'appelle Fongauffier. Il est situé en bordure de la départementale 710 de Villefranche-du-Périgord au Bugue. La gare de Belvès n'est pas très éloignée et nous



Photo Gérard Marty

Ruines d'une ancienne construction à Fongauffier

verrons que cela facilita les relations de l'abbé Chanat avec ses nombreux visiteurs.

Il est dit que ce toponyme Fongauffier viendrait d'un épisode de la conquête de l'Aquitaine par Pépin le Bref. En 768, Pépin pourchassait le duc Waïfre qui voulait soustraire l'Aquitaine à l'hégémonie des Francs. Waïfre s'était arrêté en ces lieux pour se reposer et se désaltérer à la source limpide qui y jaillissait. Il fut averti que des soldats francs s'approchaient et il dut reprendre sa chevauchée, traverser la Dordogne au gué de Siorac pour tenter de rejoindre son château de la Rousille à Douville près de Villamblard. Il fut assassiné en chemin mais la source resta celle de Waïfre dont le nom se serait décliné en Gaïfier puis Gauffier.

À n'en pas douter, le peuplement est ancien. Les références à des fouilles officielles ne sont pas mentionnées mais la présence de vestiges gallo-romains est évoquée, notamment en ce qui concerne l'église paroissiale.

Le point de vue de Jean Rigouste.

Les noms germaniques commençant par *W* étaient articulés de telle façon que les habitants de la Gaule ont été obligés de les faire précéder d'un *G*. On a ainsi *Wardam* (germanique) > *Gwardare* > *Garder* ; *Werra* > *Gwerre* > *Guerre*. Même les mots latins ont subi du coup cette évolution : *Vastare* > *Gâter* ; *Vespa* > *Guêpe*. L'est de la France a conservé des mots avec l'articulation germanique donnant des *Vautier* et des *Vuillaume* à côté des *Gautier* et des *Guillaume*. Le sud a suivi le mouvement avec un décalage *W* > *GW* > *G*. Waïfer ou Waïfre donne Gaïfier, étymologiquement composé de *Weib* (femme) et *Hari* (armée) sans relation entre les composants. Gauffier ne peut venir que de *Wulf* (*loup*) et *Hari* (armée) comme *Gouffier*, *Gouffier*, *Mon(t)golfier*. On trouve comme formes anciennes *Fons Gaufferii*, *Fons Gaufieri* (1095) et *Fons Golferii* en 1252.



Antique pont sur la Nauze

Photo Gérard Marty

On apprend que le village de Fongauffier s'est construit aux côtés d'une abbaye fondée en 1095 par Géraud de Salles qui est également à l'origine de l'abbaye de Cadouin. L'abbaye et les remparts qui la protégeaient auraient été détruits à la Révolution.

Il reste dans la mémoire collective le souvenir de sarcophages découverts dans le parc qui entoure la mairie, dont un sarcophage pour un enfant. On aperçoit sur les murs bâtis récemment des modillons récupérés dans d'anciennes murailles et replacés au hasard des constructions. On remarque également dans les ruines d'une ancienne maison une baie romane et un placard construit dans le mur.

C'est l'abbaye qui est à l'origine de la création de la paroisse de Sagelat pour en tirer des revenus. Elle aurait fait construire l'église paroissiale à plusieurs centaines de mètres du village de Fontgauffier.

C'est un édifice fort modeste datant probablement du XI^e siècle qui aurait été

bâti sur une ancienne villa gallo-romaine ce qui expliquerait le plan basilical qu'il avait à l'origine.

On remarque son clocher-porche, abritant à l'intérieur de l'unique baie romane, une cloche que l'information placée dans l'église dit « fondue et installée en 1763 ». Roman, le porche de l'entrée, l'est aussi. Aucune sculpture ne vient distraire le regard qui reste accaparé par la sobriété de ce haut mur, éclairé par l'équilibre de ses proportions, la belle couleur des pierres et l'harmonie des deux ouvertures.

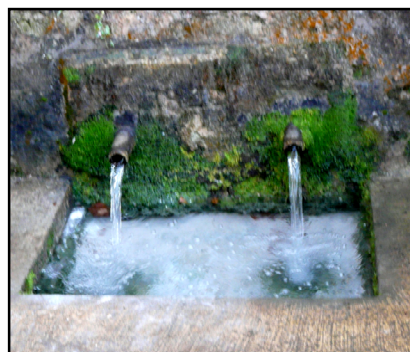


Photo Gérard Marty

La source de Fongauffier

L'église est placée sous le patronage de saint Victor, officier marseillais martyrisé en 290 avec ses trois geôliers convertis au christianisme.

Si l'abbaye pouvait être un lieu de passage pour les pèlerins se dirigeant à Cadouin, l'église de Sagelat vu sa petite taille, restait affectée à la population locale.

C'est à cette cure que fut affecté l'abbé François-Alfred Chanat le 21 octobre 1897 à l'âge de 33 ans.

François est né le 7 novembre 1864 à Prats-de-Carlux de Jean Chanat et Marie Bonneval. Tous deux sont agriculteurs au lieu-dit Latache, si l'on

se fie à l'orthographe de son acte de naissance sur lequel on remarque la signature du père.

Le patronyme Chanat figure sur les registres d'état civil de Prats depuis la Révolution. Cette commune est située dans le Périgord Noir à huit kilomètres de Sarlat et une trentaine de kilomètres de Sagelat. De 702 habitants en 1866, Prats-de-Carlux est passée à 515 en 2012.

En lisant l'article nécrologique écrit à son décès, on constate que François Chanat a d'abord travaillé aux archives d'un bureau avant d'entrer au séminaire.

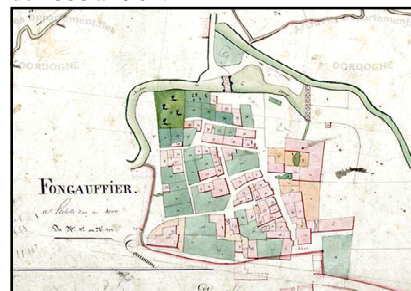
Au séminaire, en plus de ses études en vue de la prêtrise, il se passionna pour la botanique ce qui déterminera son activité en marge de son sacerdoce.



Photo Gérard Marty

Le clocher-mur de l'église de Sagelat

François Chanat a été ordonné prêtre le 10 mars 1894 à la cathédrale Saint-Front de Périgueux et le lendemain il devient vicaire à Belvès, chef-lieu de canton qui touche Sagelat. Il assiste donc dans ses fonctions l'abbé Morel, curé de Belvès de 1888 à 1901.



Fongauquier sur le cadastre napoléonien



Photo Gérard Marty

L'unique cloche de l'église de Sagelat

Nous sommes à cette époque sous le régime du Concordat qui organisait depuis le Consulat en 1802 les rapports entre l'Etat et les religions. Selon cet accord le gouvernement devait assurer un traitement convenable aux évêques et aux curés. C'était le préfet qui versait ce traitement au prêtre titulaire de la cure. Il pouvait y avoir des problèmes pour le partage de ce traitement quand le curé titulaire était aidé par un vicaire.

Vicaire à Belvès, l'abbé Chanat assurait aussi le service religieux de la paroisse de Sagelat et recevait déjà des malades en consultation. Il est dit que la population de Sagelat le réclama et obtint sa nomination le 21 octobre 1897. C'est là qu'il développa son activité soignante.

L'abbé Robert Bouet, dans son « Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord » mentionne que l'abbé Morel s'est enfui avec une femme en 1901. Il fut interdit par l'évêque



D'après un photographie dans l'église.

L'abbé Chanat à ses débuts

le 27 décembre 1901. Comme la sanction ne put lui être notifiée, son successeur à Belvès, l'abbé Pierre Léo Delteil ne put être que pro-curé de sorte qu'il ne recevait que les 3/5^{es} du traitement de curé. Néanmoins, il officia à Belvès jusqu'en 1910.

L'église de Sagelat est, comme on l'a dit, petite et isolée au pied d'une colline qui porte le nom de Pet Chanaut sur le cadastre napoléonien. Elle est séparée du village de Fongauffier par le ruisseau La Nauze.

Côté nord de l'église, on remarque une bâtisse qui pouvait être une habitation et une tour édiflée sur quatre piliers dégageant un espace abrité au niveau du sol.

L'habitation comprend un rez-de chaussée et deux étages. Les fenêtres de l'étage supérieur, nettement plus petites que les autres ouvertures laissent penser qu'il s'agit de pièces pour le personnel de service.



Photo Gérard Marty

Le pigeonnier et l'habitation sur le côté nord de l'église

Cette maison était le presbytère de la commune de Sagelat qui avait acquis cet immeuble le 14 septembre 1897 tandis que l'abbé Chanat prenait son ministère le 21 octobre de la même année.

beaucoup plus tard par l'abbé Chanat lui-même qui, le 19 janvier 1927, acheta le presbytère à la commune pour la somme de 30 000 francs payée en totalité le jour de la signature du contrat.

Il semblerait que la tour ait été construite

GérardMARTY À suivre.



Photo Gérard Marty

L'église de Sagelat, vue du côté sud

**LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE
(SUITE).
GABRIEL GALOU, L'INTRÉPIDE (SUITE).**



Collection Michel Lasserre

Carte commerciale de la distillerie Émile Pierre Lapouge

L'observation du document rédigé par M^e Castinel le 2 octobre 1902, et non le 20 comme l'écrit le même notaire en 1906, montre qu'il s'agit d'une obligation mais également d'une vente.

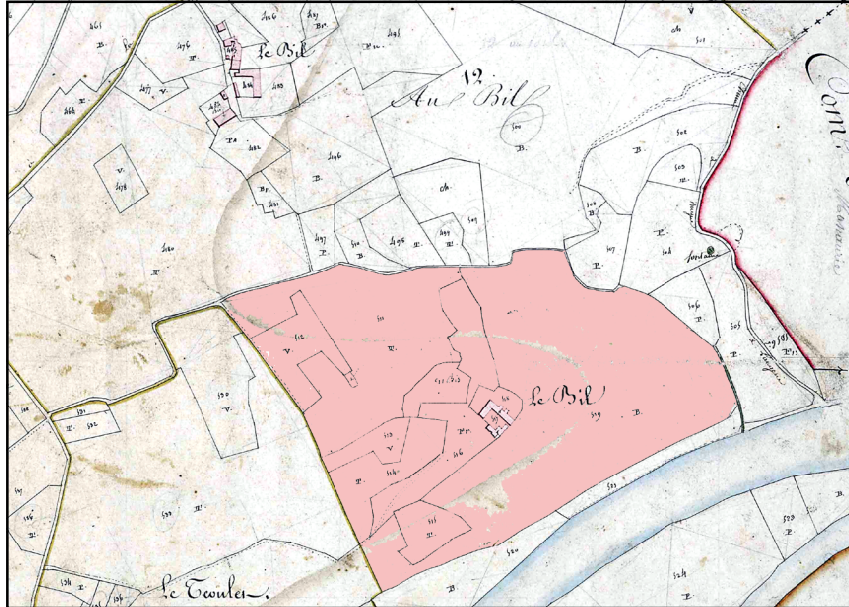
Ce jour-là, sont réunis en l'étude du notaire :

- Marguerite Sicaire, veuve de Jean Pasquet, demeurant au Bil sur la commune de Tayac,
- Marie Pasquet, épouse dûment assistée et autorisée de Jean Couleaud, propriétaire à Manaurie,
- Marie Pasquet, fille plus jeune, épouse dûment assistée et autorisée d'André Passerieux, propriétaire au Coux,
- Gabriel Galou, carrier et maître d'hôtel, sa femme Victoire Sourat, demeurant tous deux à Gorge d'Enfer,
- Pierre Lacombe, négociant à Sarlat,

agissant tant en son nom personnel qu'en représentant d'Émile Pierre Lapouge, négociant demeurant également à Sarlat.

Les époux Galou reconnaissent devoir légitimement et solidairement à Lacombe et Lapouge la somme de 3 500 francs. Cette somme a été remise, chacun par moitié, en numéraire en la présence du notaire.

Les époux Galou se sont engagés à rembourser ce prêt dans six ans à partir du 2 octobre 1902 et à verser chaque année, le vingt-neuf septembre, un intérêt de cinq pour cent. Ils pourront se libérer par anticipation ou par fractions du capital sous réserve que ces fractions ne soient pas inférieures à 500 francs. Ils déclarent qu'ils sont mariés sous le régime de la communauté légale à défaut de contrat notarié.



Cadastré napoléonien des parcelles achetées par les époux Galou

Mais surtout, les époux Galou déclarent dans ce même document qu'ils destinent le montant de cette obligation à l'achat d'une propriété située au Bil-Bas sur la commune de Tayac.

Il s'agit en fait d'une ferme ayant appartenu aux époux Jean Pasquet et Marguerite Sicaire. Suite au décès de Jean Pasquet, la propriété est revenue aux héritiers : Marguerite, sa femme et ses deux filles mariées respectivement à Jean Couleaud de Manaurie et Pierre Passerieux du Coux.

Les bâtiments sont situés au lieu-dit Bil-Bas dit aujourd'hui Petit Bil. Ils sont isolés par rapport au village de Bil auquel ils ne sont reliés par aucun chemin mentionné sur le cadastre. Les parcelles sont entièrement situées sur le plateau calcaire qui couronne le Roc de Tayac.

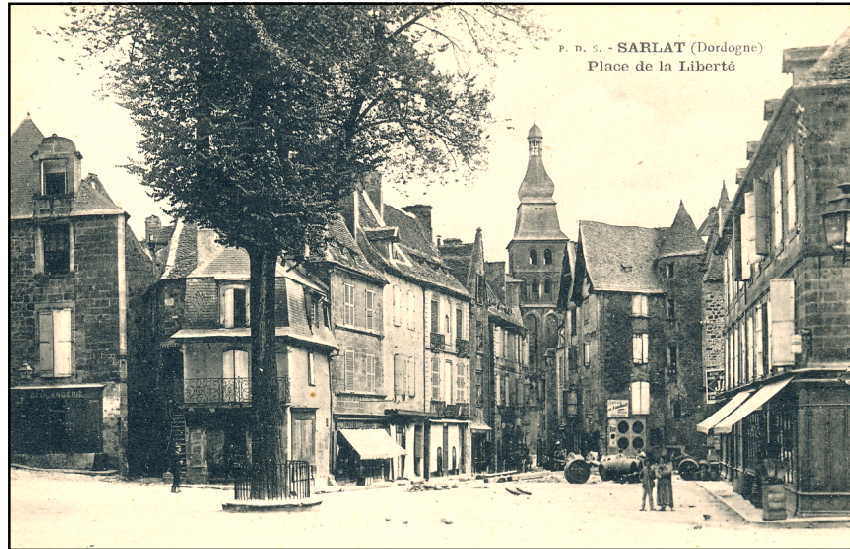
C'est une propriété agricole couvrant une superficie légèrement supérieure à sept hectares et comprenant des

bâtiments d'habitation et d'exploitation rurale, une cour, un jardin, des terres labourables, des vignes, des bordures de bois de châtaigniers, des taillis de chênes, des prés et des friches.

Un détail nous renseigne sur les raisons qui ont motivé l'achat réalisé par les époux Galou. En effet, il est dit dans la description de la ferme : « y compris les grottes ou chambres creusées dans le roc que les époux Galou occupent actuellement ». Malheureusement il n'est pas dit à quel titre se fait cette occupation.

Si l'on se fie aux plus anciens récits, ceux de Manini en 1899 par exemple, Galou se serait installé dans les grottes dès son arrivée dans la région peu après 1895. Il aurait très vite entamé son activité de cabaretier en complément de ses autres métiers. D'ailleurs sur l'obligation-vente rédigée par M^e Castinel, il est qualifié de « maître d'hôtel ».

Claude Lacombe, dans ses annotations



Collection Michel Lasserre

Les fûts de la distillerie Lapouge à Sarlat

sur le voyage en Périgord d'Ardouin-Dumazet en août 1902, soit un mois avant la conclusion du contrat, écrit que Galou aurait commencé les aménagements de son « café-hôtel-restaurant » dès 1895. Peyrony qui a bien connu Galou, précise : « vers 1898, Galou, alors gérant du restaurant le Paradis ».

Ces indications confirment que Galou habitait et exploitait les grottes et cluzeaux du Roc de Tayac bien avant d'en être le propriétaire.

Par contre quand Alfred Martel couche à l'auberge du « Paradis » dans la nuit du 19 au 20 mai 1903, il est bien l'hôte de Galou.

De même quand Gabriel Galou appose son tampon de propriétaire du « Grand Hôtel des Gorges d'Enfer » sur une carte postale expédiée en 1905, il n'usurpe pas ce titre, il matérialise sa réussite.

Les grottes et les cluzeaux sont situés sur la parcelle 519, en bordure de la Vézère. Une mention sur le contrat de vente renseigne sur les intentions futures des acheteurs. Il est dit que les biens sont vendus sans cheptel, sans instruments aratoires et sans paille. Il est clair que les époux Galou ne feront pas dans la culture.

Ils entrent en possession des biens dès le jour de la signature mais ils laissent



Collection Michel Lasserre

Tampon sur une carte postale expédiée en 1905

à Marguerite Pasquet la jouissance des bâtiments d'habitation de Bil-Bas jusqu'au premier novembre, date à laquelle les vendeurs auront enlevé « toutes les récoltes engrangées, les bois coupés et les foins fauchés ».

Les prés de Gorge d'Enfer appartenant en propre à Marie Passerieux ne sont pas compris dans la vente. Il s'agit des parcelles 505 et 506 qui ne seront achetées que plus tard, semble-t-il, et dont nous aurons à reparler.

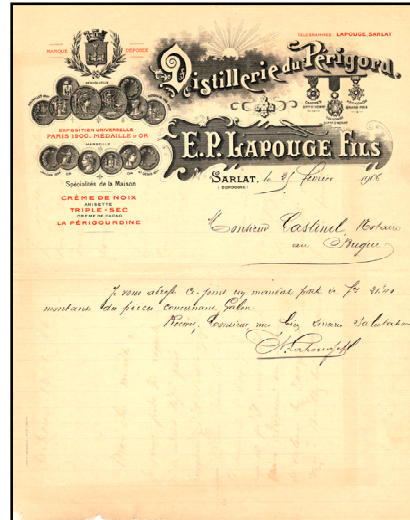
La propriété est acquise pour la somme de 3 100 francs payée aux vendeurs le jour du contrat. Les 400 francs restants viendront couvrir les frais liés à la vente.

Mais qui étaient les prêteurs ?

Ils sont tous deux négociants à Sarlat. Pierre Lacombe, domicilié route de Cahors, agit en son nom propre mais représente également Émile Pierre Lapouge qui, le 29 septembre 1902, lui a donné procuration « à l'effet d'un prêt à faire à Monsieur Galou, carrier aux Eyzies ».

Michel Lasserre, abonné au « Chalelh », a bien voulu effectuer des recherches à Sarlat. Il a découvert que Lapouge Émile Pierre n'est autre que le créateur de la « Distillerie du Périgord » installée depuis 1860 place de la Liberté. L'entreprise existe toujours mais l'usine se trouve actuellement dans la zone de Madrazès tandis que la boutique est restée à son lieu d'origine.

À l'époque du prêt, la distillerie d'Émile Pierre Lapouge était spécialisée dans la production de triple-sec, crème de noix, crème de cacao. Elle avait obtenu une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1900. Elle produit aujourd'hui des apéritifs à base de fruits du Périgord tels que la noix et la châtaigne. Elle commercialise même un whisky à la truffe !



Collection Michel Lasserre

Paiement effectué à M^e Castinel par Émile Lapouge pour Galou

On comprend aisément l'intérêt du distillateur à soutenir un débit de boissons. Ce soutien se manifeste encore en 1906 comme on le voit sur le document ci-dessus.

Voilà donc, en octobre 1902, Gabriel Galou propriétaire d'un établissement en pleine renommée. La guinguette du Roc de Tayac attire la jeunesse locale avec ses bals mais aussi les touristes et les amateurs de préhistoire. Les cartes postales éditées depuis peu, les chambres pleines d'imprévus et les passages vertigineux accrochés à la falaise séduisent un public très diversifié.

Et l'on parle du premier congrès préhistorique qui doit se tenir aux Eyzies en 1905. Galou prévoit que les congressistes vont lui apporter une nouvelle clientèle. Il envisage aussitôt un agrandissement. On ne sait comment il a eu l'occasion d'acquérir les parcelles 505, 505 bis, 506 de la Gorge d'Enfer et la parcelle 825 qui s'étend entre le pied de la falaise de Laugerie et la Vézère.



La falaise de Laugerie bordant la Vézère Photo Gérard Marty

Pour situer les parcelles en question disons que le front de falaises sur la rive droite de la Vézère est interrompu par un petit vallon transversal dit Gorge d'Enfer. La partie aval s'appelle le Roc de Tayac. C'est là que se trouvent les grottes et cluzeaux transformés par Galou en auberge-hôtel baptisée « Le Paradis ».

Le vallon, creusé par un ruisseau issu de nombreuses sources est actuellement envahi par une végétation non maîtrisée. Avant 1900, il était occupé par des prés exploités par les époux Pasquet. En amont de ce vallon, la haute falaise qui borde la Vézère est appelée Laugerie.

La Gorge d'Enfer est également bordée sur le flanc nord par une falaise qui réserve de vastes abris sous roche. Cette zone s'est révélée particulièrement riche en vestiges préhistoriques. Les chercheurs y sont venus nombreux, notamment Lartet dès 1863 puis Paul Girod qui découvre l'abri du Poisson en 1892.



Collection Jean Batailler

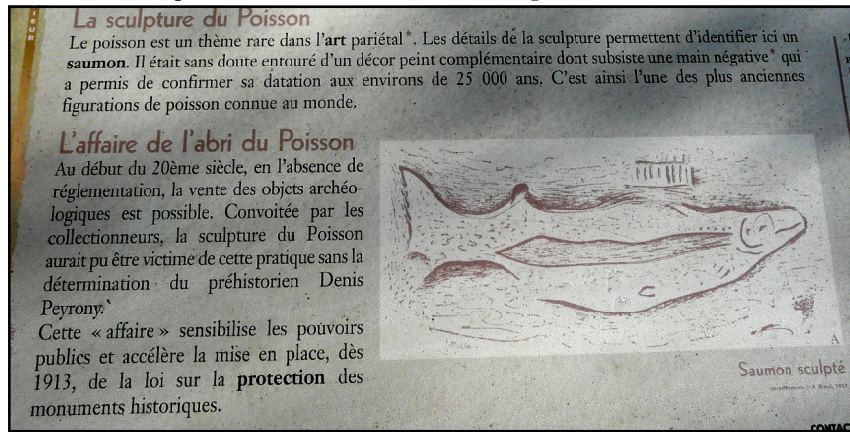
*Carte postale expédiée en 1913.
Au premier plan les prés de Gorge
d'Enfer avec à l'arrière le Roc de Tayac*

Bien entendu Galou fouille lui aussi, avec ses deux garçons afin d'exposer ses trouvailles dans son restaurant et, au besoin les vendre.

Jean Maury qui a bien connu Galou et qui découvrit en 1922 la grotte du Grand Roc dans la Falaise de Laugerie a dressé pour Edmond Hue, conservateur des Collections de la Société Préhistorique Française le plan des parcelles que Galou aurait acquises vers 1905.

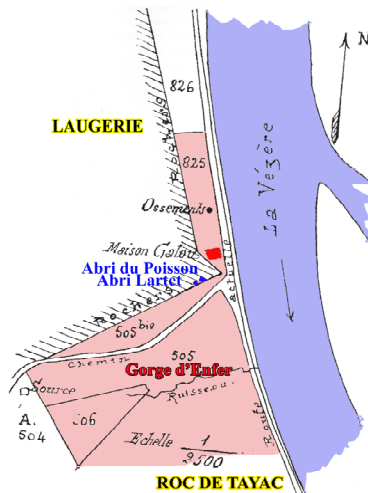


Photo Gérard Marty
*Au premier plan, l'Abri du Poisson,
plus loin l'abri Lartet*



Panneau explicatif affiché sur les lieux

Maury précise que cette année-là Galou était en train d'agrandir, sur la parcelle 825, un emplacement pour stocker le sable qu'il retirait de la Vézère. En fouillant dans les déblais provenant de la construction récente de la route, Galou découvre des ossements humains éparés dont un crâne, des fragments de maxillaire avec des dents, des os de la colonne vertébrale et des des membres. Après les avoir conservés chez lui, il les donna à Maury qui en fit don à la Société Préhistorique Française. Edmond Hue, conservateur, les étudia et conclut qu'il s'agissait d'une fillette de 12 à 14 ans vraisemblablement du néolithique. Les ossements ayant été trouvés dans des déblais, la datation en restait difficile.



Plan dressé par Jean Maury d'après le cadastre en 1913. (Les mentions en couleurs ont été ajoutées pour situer les lieux)



Photo Gérard Marty

Grand abri sous roche sous la falaise de Gorge d'Enfer

Galou n'hésite pas à reprendre les fouilles devant l'Abri du Poisson. Selon Peyrony, il y a recueilli, autour d'anciens foyers, des pointes en os, des lissoirs, des dents percées et des silex de l'aurignacien ainsi qu'un crâne de bœuf musqué.

La Société Préhistorique Française relate dans son bulletin (1966) que Galou creusant les fondations d'un garage à l'entrée de la Gorge d'Enfer entre 1905 et 1907, « tomba sur un niveau magdalénien dans lequel il trouva une portion de défense de mamouth d'environ 50 cm de long, près de laquelle gisait un burin dièdre (12 cm) et un grattoir (9 cm). Peyrony écrit que « la défense était creusée de deux sillons profonds, parallèles, en forme de V, qui tendaient à converger à leur base, la baguette les séparant, toujours attachée à la masse de l'ivoire étant tenue en place par un filet de 2 mm d'épaisseur ».

Cette falaise de Laugerie a vu passer depuis 1863, tous les chercheurs qui, petit à petit, ont élaboré les règles de cette nouvelle discipline scientifique qu'est devenue l'étude de la préhistoire.



(Vu sur le Net)

Otto Hauser (1872-1932)

Sont passés par là Lartet et Christy, Émile Rivière, Émile Cartailhac, Louis Capitan, l'abbé Breuil sans compter les autochtones Denis Peyrony l'instituteur du village et Jean Maury. Parmi les préhistoriens, n'oublions pas Otto Hauser, fouilleur et commerçant infatigable qui sillonne les divers chantiers de fouilles, achète et revend notamment au musée de Berlin, jusqu'au 2 août 1914 quand il doit quitter précipitamment Les Eyzies pour rejoindre l'Allemagne.

À suivre.

Gérard MARTY

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

GAIFIÈR L'AQUITAN.

Gaifièr ental se sonava lo duc de la granda Aquitània, aquela que li veniá de son paire Hunald, filh de Audoin. Tots dos avián refusat de plegar l'esquina davant Carles lo Martèl e quò fugèt la guèrra. Mas lo Martèl moriguèt, son dròlle Pepin venguèt rei dels Francs e Hunald se botèt monge.

Pepin que l'òm disiá lo Cortet, tant envejós coma èra petit, prenguèt las terras de Narbona. Li mancava nonmàs l'Aquitània per alongar son reialme juscas als Pireneus e a la vila de Bordeu.

D'un mai, lo Cortet voliá pas veire créisser un novel reialme d'Aquitània coma del temps del rei Dagobèrt e pagava una tropa de bandolièrs per sègre e tuar Gaifièr al pus viste.

Gaifièr, qu'èra del linatge merovingian podiá pas endurar que lo mèra del palatz, tan val dire un vailet, se poguèsse dire rei a la plaça del descendent del grand Meroveg.

Portava al det la pesanta anela d'aur de duc e prince d'Aquitània. Avia levat la man pel jurament de fidelitat a son pòple qu'aimava tant e batiá moneda per pagar sos sodards.

Dempuèi que los Carolingians avián roinat son castèl de Rossilha, Gaifièr cercava l'ajuda de sos vassals per acampar un òst pro bel perfin de se virar en travèrs de Pepin lo Cortet.

Avia trencat tot lo Carcin quand arribèt dins un petit vilatjon entre dos tèrres a una lèga de la Granda Aiga. Davalèt de son caval blanc e dintrèt dins la cabana del cònsol. Los sodards gardèron las doas pòrtas del vilatge. La paubralha s'atropelèt per mendicar qualques peçòtas.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

WAÏFRE L'AQUITAIN.

Waïfre, ainsi s'appelait le duc de la Grande Aquitaine qui lui venait de son père Hunald, fils d'Audouin. Tous deux avaient refusé de courber l'échine devant Charles Martel et ce fut la guerre. Mais Martel mourut, son fils devint roi des Francs et Hunald se fit moine.

Pépin que l'on disait le Bref, aussi envieux qu'il était petit, conquît les terres de Narbonne. Il ne lui manquait que l'Aquitaine pour agrandir son royaume jusqu'aux Pyrénées et à la ville de Bordeaux.

En outre, le Bref ne voulait pas voir croître un nouveau royaume d'Aquitaine comme au temps du roi Dagobert. Il payait des mercenaires à pourchasser et tuer Waïfre au plus tôt.

Waïfre, de la lignée mérovingienne ne supportait pas qu'un maire du palais, autant dire un domestique, prenne la succession du grand Mérovée.

Il portait au doigt le lourd anneau d'or de duc et prince d'Aquitaine. Il avait prêté serment de fidélité à son peuple qu'il aimait tant et frappait monnaie pour payer ses soldats.

Depuis que les Carolingiens avaient démoli son château de la Roussille, Waïfre recherchait l'aide de ses vassaux afin de rassembler une armée assez forte pour contrer Pépin le Bref.

Il avait traversé tout le Quercy quand il arriva dans un petit village entre deux coteaux, à une lieue de la Dordogne. Il descendit de son cheval blanc et entra dans la cabane du chef du village. Les soldats gardèrent les deux portes d'entrée. Des pauvres s'attroupèrent pour mendier quelques pièces.



Gaijèr s'abeure a la font

Illustracion Jaume Saraben

Waïfre se désaltère à la fontaine

Illustration Jacques Saraben

Gaifièr donèt un sacon a son escudierà Garaton que gitèt las pèças a tots aquels paubres bogres qu'èran devalats de las cròsas del castròm de Belvès per saludar lor rei.

De veire aquel monde, Gaifièr poguèt pas se parcir de dire qualqua ren. Montèt sus un tuscon tras la font onte las femnas vènon quèrre l'aiga :

– Brave monde, vos remerci plan de vòstra fidelitat. Sabètz que los Carolingians vòlon nos sometre a lor rei e a lors leis. Avèm vist en d'autres temps que Aquitània pòt viure sola amb sas leis e sa lenga que li venon de la Roma imperiala. Vos pararai jusca à la mòrt. Al pè d'aquela font tan linda vos prometi de defendre nòstras leis escritas suls vielhs pergamins e nòstra lenga que aurá fai nonmàs espelir, mas que vendrà, zo vos disi anuech, una lenga tan brava que se parlarà dins los sègles a venir dins tota l'Aquitània, mai que sabrondarà chas nos vesins juscas en Espanha e en Itàlia. Brave monde gardatz bien aquela lenga quò serà la richesa de nòstre país.

Garaton diguèt qualques paraulas a l'aureilha de Gaifièr.

– Mos amics, m'an ditz que los sodards de Pepin son pas lonh e devi jundre mon castèl de la Rossilha al pus lèu. Tu, Garaton passa davant amb nòstres òmes. M'esperaràs al ga de Siorac per trencar la Granda Aiga.

Los sodards levèron lor apcha de guèrra e s'engulhèron dins lo sendarèl seguent lo riu que l'òm ditz la Nauze.

Se virant, Gaifièr diguèt al cònsol :

– Vos rapelaretz que Gaifièr duc d'Aquitània a begut l'aiga de vòstra font, e diretz en parlant d'ela, la Font de Gaifièr.

Waïfre donna un sac à son écuyer Waraton qui jeta les pièces à ces pauvres bougres qui étaient descendus de grottes du castrum de Belvès pour saluer leur roi.

À la vue de tous ces gens, Waïfre ne put s'empêcher de dire quelques mots. Il monta sur une souche, derrière la fontaine où les femmes venaient chercher l'eau.

– Braves gens, je vous remercie de votre fidélité. Vous savez que les Carolingiens veulent nous soumettre à leur roi et à leurs lois. Nous avons vu en d'autres temps que l'Aquitaine peut vivre seule avec ses lois et sa langue qui lui viennent de la Rome impériale. Je vous protégerai jusqu'à la mort. Au pied de cette fontaine si limpide, je vous promets de défendre nos lois écrites sur de vieux parchemins ainsi que notre langue qui, maintenant en train de naître, deviendra une langue si belle qu'on la parlera dans les siècles à venir dans toute l'Aquitaine. Elle débordera même chez nos voisins jusqu'en Espagne et en Italie. Mes amis, protégez cette langue qui sera la richesse de notre pays.

Waraton prononça quelques mots à l'oreille de Waïfre :

– Mes amis, on me dit que les soldats de Pépin ne sont pas loin et je dois rejoindre mon château de la Roussille au plus tôt. Toi, Waraton passe devant avec nos hommes. Tu m'attendras au gué de Siorac pour traverser la Dordogne.

Les soldats levèrent leur francisque et s'engagèrent sur le sentier au bord du ruisseau qu'on appelle la Nauze.

Se tournant, Waïfre dit au chef du village :

– Vous vous rappellerez que Waïfre duc d'Aquitaine a bu l'eau de votre fontaine et direz en parlant d'elle, la Fontaine de Waïfre.

Gaifièr sautèt sus son caval e se'n anèt en brandissant sa lusenta apcha de prince d'Aquitània.

Sabiá pas que rasís la Granda Aiga, tras un belissat, Garaton aviá encontrat lo capitani de Pepin lo Cortet. Aquel sodard portava una borsa plena de pèças d'aur. La drubiguèt davant Garaton en dire :

– Per tu, quand auràs escatolit Gaifièr !

Gaifièr, son escudier Garaton e la tropeleta de sodards, après la Granda Aiga traversèron la Vezèra a Perdiga e se jaguèron al castèl pincat sus la mòta de Sent-Martin en bas de Limuèlh. L'endoman, a la poncha del jorn, Gaifièr diguèt :

– Anam drech sus Dovila per veire mon castèl e mon monde !

Dintrèron dins un bòsc prigond e la nuèch trobèron per durmir una cabana, una d'aquelas cabanas que fan los fuelhardiers.

Quand la luna rajèt, Garaton, dins un raibe, veguèt lusir un pilòt de pèças d'aur. Se levèt sens bruch e d'un còp d'apcha, escotelèt Gaifièr. Tanlèu fach, Garaton prenguèt la fuja e degun pus ne'n auviguèt parlar.

Dempuèi quel temps, lo vilatjon de la font de Gaifièr, dins la comuna de Sagelat, a pas oblidat : l'òm l'apèla enquèra Fongauffièr.

De sègre.

GérardMARTY

À suivre.

SOIRÉE OCCITANE À ALLES.

La traditionnelle soirée occitane de la « Jeunesse Alloise » a eu lieu le 2 octobre dernier, à la salle des fêtes de Alles. L'affluence du public a dépassé les prévisions des organisateurs qui ont aussitôt rajouté des chaises.

En première partie, les vidéos en occitan tournées dans le cadre des activités de

Waïfre monta à cheval et partit en agitant sa brillante francisque de prince d'Aquitaine.

Il ne savait pas que près de la rivière, derrière un saule, Waraton avait rencontré le capitaine de Pépin le Bref. Ce soldat tenait une bourse pleine de pièces d'or. Il l'ouvrit devant Waraton en disant :

– Pour toi, quand tu auras tué Waïfre !

Waïfre, son écuyer et la petite troupe, après la Dordogne, traversèrent la Vézère à Perdigat et couchèrent au château perché sur la motte de Saint-Martin en bas de Limeuil. Le lendemain, à la pointe du jour, Waïfre dit :

– Allons tout droit sur Douville voir mon château et ma famille.

Ils entrèrent dans une forêt profonde et à la nuit, trouvèrent pour dormir une cabane, une de celles que font les feuillardiers.

Quand la lune se leva, Waraton, dans un rêve, vit resplendir un tas de pièces d'or. Il se dressa sans bruit et d'un coup de francisque égorgea Waïfre. Il s'enfuit aussitôt et personne n'entendit plus parler de lui.

Depuis ce temps-là, le village de la Fontaine de Waïfre dans la commune de Sagelat n'a pas oublié : on l'appelle encore Fongauffier.

l'association « Mémoire et Traditions en Périgord » ont mis en évidence les talents d'acteurs des compères Jacquou et Nénet incarnés par Jacky dont chacun se souvient avec émotion et Robert qui, par ses origines paunatoises, est bien connu des habitants de Paunat, Limeuil, Alles et Saint-Marcel-du Périgord où il demeure.



Photo Nicole Thabaraud

La danse des rubans par les Cardillous du Bugue

À l'entracte, le vin bourru accompagnait la dégustation des oreillettes, appelées également merveilles et des châtaignes blanchies.

Les Cardillous du Bugue ont animé la seconde partie par leurs danses du

folklore sans oublier d'inviter le public à esquisser les pas bien connus de nos grands-pères et grands-mères.

La musique était assurée par Paul et François qui ne se font pas prier pour sortir la cabrette, l'accordéon ou la vielle.

SUR LES RIVIÈRES DE L'ALASKA.

Émile, notre abonné particulier aux États-Unis, nous a fait parvenir des photos de ses pêches sur les rivières de l'Alaska.

Dans le sud de la péninsule, la région du parc de Katmai, avec ses lacs, ses rivières, ses cascades et ses volcans est appréciée des pêcheurs par la beauté des paysages et l'abondance des saumons.

Émile était au mois de septembre dernier sur la rivière Margot près du lac Naknek où il a réussi de belles prises.

Mais il existe près des cascades de redoutables amateurs de saumons frais. Ce sont les ours bruns qui, très nombreux, guettent la remontée des poissons et sont, paraît-il, les plus gros de toute l'Alaska.

(Voir suite page 24)



Le lac Naknek



Une belle prise

L'ADIEU À JEAN-LUC.



Lo Leberon par Jean-Luc Duverneuil, prix du Public en 2009

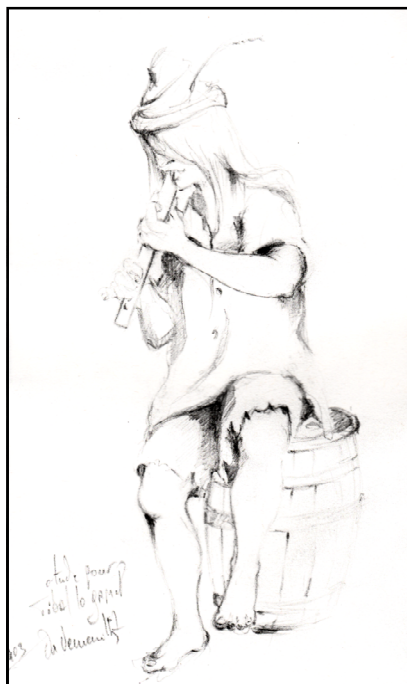
Jean-Luc Duverneuil nous a quittés le 28 octobre 2015 à l'âge de 64 ans. Il résidait à Villefranche du Périgord où il était devenu membre de l'Association des Artistes du Canton.

Issu d'une famille d'artistes, il s'était distingué par la précocité de son intérêt pour l'art pictural.

Formé à l'école des Beaux-Arts d'Angoulême, il avait poursuivi à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dirigée par Pierre Caron qui était Premier Grand Prix de Rome en 1960. Diplômé de fresque et mosaïque, Jean-Luc revient en Périgord puis repart exercer divers métiers à l'étranger puis en France.

De nouveau en Périgord dans les années 2000, il participe régulièrement aux après-midis artistiques de notre association où il reçoit en juillet 2009 le prix du Public.

Dessinateur talentueux, il avait abordé avec bonheur toutes les formes de peinture.



Étude pour Tibal lo Garrèl

Suite de la page 22



Photos Émile Labrousse
Pêcheurs professionnels en Alaska

FOUDE CITROËN.



Si vous voyez circuler une camionnette Citroën HY sur les routes alloises, ne pensez pas que l'on tourne un autre épisode de Louis la Brocante. Il s'agit du nouveau véhicule acquis dernièrement par Ronald Knoth, Président de l'association « Pertrac Découvertes ». Ce véhicule, un des derniers de la série, est sorti en 1980. Il est aussi appelé TUB pour Transport Urbain B. Ronald qui possède une traction et une Dyane 6 agrandit sa collection de la prestigieuse marque.

Les plus anciens se souviennent que, dans les années cinquante, le boucher de Limeuil, effectuait sa tournée dans la campagne avec un fourgon de ce type. Il enveloppait sa viande dans un papier jaunâtre, aux fibres apparentes, bien spécial aux bouchers de l'époque, heureux temps où le plastique n'existait pas.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries

24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord"

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(15 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de
Fernand MARTY (13 euros).

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patís" de Louis DELLUC édition en
occitan et français (20 euros).

Comme un vol de demoiselle de
Jacky Adole - Recueil de nouvelles -
(15 euros).

Constance Cassabel de Jacky Adole
- Une vie de femme dans le midi à la
fin du XIX^e siècle - (15 euros)

DVD

"Brava Dordonha"

Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd"

Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Cloquière dau Perigòrd"

Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" : Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénet
(10 euros).